

LE TANGO DE TIJUANA

CHAPITRE PREMIER

Le 22 avril 1968, à 20 heures 12, un train de luxe, vivement éclairé, se mit en route silencieusement, suivi par les regards admiratifs des personnes qui, depuis d'autres quais, assistaient à son départ.

Le *Silver Arrow Express* à destination de Mexico-Ville via San Diego, Tijuana, Mexicali et Durango, quitta la gare d'Union Station de Los Angeles avec la grâce puissante et la précision d'une fusée. Il traversa d'abord les banlieues d'Orange County à 80 km/heures, puis, toujours en accélérant, se rua dans la nuit vers la frontière américano-mexicaine.

Un peu moins de deux heures plus tard, il s'arrêta au poste frontière de Chula Vista, où la police impériale mexicaine et les agents des douanes montèrent à bord pour les contrôles habituels.

Confortablement assis sur son siège près de la fenêtre, Pavel Zakuski tendit son passeport russe sans même regarder le fonctionnaire qui, cachet en main, contrôlait les passagers. Il entendit le bruit du tampon, récupéra son passeport et le réintégra dans la poche intérieure de son veston, puis se remit à la lecture de son exemplaire du jour du *Los Angeles Daily Examiner*.

La question rituelle de l'agent des douanes mexicaines en uniforme blanc et or lui demandant s'il avait quelque chose à déclarer l'obligea à lever les yeux. Il répondit par un signe négatif de la tête. Comme il était russe, et manifestement aisé, l'agent le crut sur parole. Néanmoins, remarquant un transistor radio posé sur la table devant Zakuski, l'agent le désigna du doigt et lui demanda :

— Acheté aux États-Unis ?

Le visage de Zakuski perdit son expression lointaine. L'ombre d'un sourire apparut sur son visage alors qu'il répondait :

— Oui. La preuve, c'est qu'il est déjà en panne.

Avec n'importe qui d'autre, l'agent des douanes aurait ri, mais pas avec un Russe. Bien qu'indépendantes de la France depuis la fin de la guerre coloniale, les relations entre les empires mexicain et russe étaient toujours tendues.

— Vraiment ? remarqua l'agent des douanes. Je peux essayer ?

Zakuski fit un signe approbateur de la tête. L'agent s'empara du transistor et déclencha l'interrupteur. Même en plaçant le haut-parleur tout contre son oreille, il ne put entendre qu'un léger grésillement. Avec son pouce, il tourna la molette pour chercher l'un des émetteurs régionaux, mais ne perçut aucun signal.

— Peut-être est-ce parce que les signaux ne pénètrent pas ces nouveaux wagons métalliques ? dit l'agent, perplexe.

Il ouvrit le boîtier de la radio.

— Un appareil flambant neuf comme celui-ci devrait pourtant fonctionner, ajouta-t-il.

— Oui, en théorie, convint Zakuski. Mais il est possible que les piles soient mortes.

L'agent examina l'intérieur de la radio, puis referma le boîtier, et rendit le transistor à son propriétaire.

— C'est vrai, admit-il. Il suffit parfois d'une toute petite chose. Bonsoir, *Señor*.

Il passa au passager suivant et Zakuski se remit à lire le *Daily Examiner*, libéré de tout pressentiment.

Ces jours-ci, les formalités d'entrée dans l'Empire mexicain étaient réduites au minimum. Personne ne lui posa de questions au sujet du transistor, dont la libre circulation était désormais tolérée au Mexique, comme celle des appareils photo.

Quinze minutes plus tard, le *Silver Arrow Express* entra dans la gare de Tijuana. Zakuski décrocha son manteau du crochet où il l'avait pendu, le mit sur ses épaules, et fourra la radio dans sa poche. Avec une seule valise de cuir comme bagage, il descendit du train et se mêla aux autres passagers qui se dirigeaient vers la sortie.

En se promenant dans le centre-ville, il passa devant la cathédrale de Nuestra Señora de Guadalupe, dont le clocher se profilait contre le halo des milliers de lumières de la ville. Là, il héla un taxi en maraude.

— Calle del General Forey, dit-il au chauffeur. Je ne peux pas vous dire le numéro exact, mais c'est juste en dehors des limites de la ville. Je vous guiderai.

Le taxi emprunta un large boulevard qui décrivait un quart de cercle, puis tournant à droite, une longue avenue bordée de grands immeubles modernes.

Au carrefour suivant, il pénétra dans un véritable labyrinthe de petites rues. Après un bon quart d'heure, il arriva dans ce qui pouvait être une zone industrielle, où les usines étaient réparties selon un schéma apparemment aléatoire et les maisons résidentielles étaient rares.

Après encore dix minutes, Zakuski ordonna au conducteur de s'arrêter à un carrefour. Il paya la course avec une liasse de francs mexicains, laissant un beau pourboire au chauffeur, et sortit du taxi.

Avant même que le chauffeur n'ait terminé son demi-tour, Zakuski avait déjà disparu de la zone éclairée par les lampadaires et s'était fondu dans l'obscurité environnante.

Il aurait été difficile de trouver un meilleur endroit pour conduire des affaires secrètes, surtout à cette heure là de la nuit.

En arpentant la rue déserte, sans pouvoir voir à plus de dix pas devant lui, Zakuski regrettait déjà l'ambiance chaude et confortable du train, bien que la température fût plutôt douce pour la saison.

Il atteint enfin le lieu du rendez-vous : un hangar ouvert au toit en tôle ondulée, sous lequel un nombre de barils métalliques avait été entreposé en pyramide. Au moment précis où le Russe s'apprêtait à se cacher derrière celle-ci, les phares d'une voiture venant de l'autre bout de la rue le balayèrent. Le puissant faisceau se déplaça ensuite, illuminant ce *no man's land* industriel, avant de s'arrêter à nouveau sur le hangar, indiquant que la voiture était désormais en stationnement.

La silhouette de Zakuski, furtivement éclairée, émergea de derrière la pyramide de barils métalliques. Il n'avait pas essayé de se cacher, devinant que le véhicule appartenait à l'homme qu'il était venu rencontrer.

Les phares s'étaient éteints. L'obscurité régnait à nouveau sous le hangar.

Zakuski enleva son pardessus, le plia et le déposa sur sa valise. Il entendit une portière claquer et se prépara à rencontrer Requesón.

Le conducteur se rapprochait. Alors qu'il était à moins d'un mètre cinquante de Zakuski, celui-ci, en état de choc, le cœur battant, fixa l'homme qui n'était certes pas Requesón !

Le visage sans expression du nouveau venu était indéchiffrable. À la vitesse de l'éclair, il sortit un pistolet de sa poche et l'utilisa pour porter un coup oblique à la tempe gauche de Zakuski.

La bouche ouverte, les yeux fermés, le Russe s'effondra au sol.

Il avait eu assez de temps pour avoir peur, mais pas assez pour comprendre ce qui lui était arrivé.

CHAPITRE II

Cinq jours plus tard, Donald J. Trump sortit de son garage souterrain à Brooklyn au volant de sa De Dion-Bouton Papillon noire importée d'Europe et se dirigea à bonne allure vers Brighton Beach.

Là, il se gara comme à son habitude sur Coney Island Avenue, et quelques minutes plus tard, entra dans le restaurant *Little Odessa*. C'était là qu'il rencontrait son officier traitant russe, Boris Fedorovitch Stroganoff de l'Okhrana, le surnom du Département pour la Protection de la Sécurité Publique de l'Empire russe.

Lorsqu'il pénétra dans l'arrière-salle, Trump vit immédiatement que ce dernier était de mauvaise humeur.

Boris Stroganoff avait une soixantaine d'années, était en surpoids et quasiment chauve. Son visage perpétuellement grognon arborait une épaisse moustache grise mal entretenue. Ses lunettes à monture d'écaille étaient toujours de travers, et il aimait mâchonner l'embout d'un vieux porte-cigarette sale en ivoire, qui présentement contenait une cigarette éteinte.

Sur la table devant lui se trouvaient suffisamment de plats pour que le déjeuner puisse être qualifié de banquet.

Trump pendit son manteau à un crochet. En s'asseyant en face du Russe, il remarqua avec plaisir que le restaurant avait enfin remplacé ses vieilles chaises branlantes par de nouveaux sièges tubulaires chromés.

Il laissa tomber ses cent trente-six kilos dans l'une d'entre elles, se disant que les affaires de la *Petite Odessa* devaient plutôt bien marcher.

— Tu es en retard, dit Stroganoff d'un ton bourru, faisant un geste invitant son agent à participer au banquet. Quand je t'appelle, c'est *toujours* une affaire urgente, tu devrais le savoir depuis le temps.

Trump se servit de copieuses portions de plusieurs plats, ignorant les mugissements inquiétants de son ventre en pleine expansion. De fait, il avait reçu l'appel de Stroganoff exactement une heure et trente-cinq minutes auparavant.

— J'avais du boulot à finir avant de pouvoir venir ici, siffla-t-il d'un air hargneux, cherchant à prouver que les remontrances de Stroganoff le laissaient de glace.

— Pas d'insolences, enjoignit le Russe. Tu sais combien tu nous dois. Sans nous, tu serais déjà en prison pour dettes, déshérité par ton propre père.

Cette fois, il n'y eut pas de repartie.

Trump s'était mis à travailler pour les Russes deux ans plus tôt, après que l'une de ses affaires immobilières ait tourné mal. En quête d'argent, il n'avait été que trop heureux de voir les Russes investir un joli magot dans son casino, qui menaçait de faire faillite, et ainsi le maintenir en vie. Plus que toute autre chose, il craignait l'opprobre qu'il aurait reçu de son père, Fred C. Trump, s'il avait été forcé d'avouer son échec.

Depuis lors, il avait pris goût à aider les Russes ; cela titillait son ego et lui donnait – du moins à ses yeux – l'impression d'être un « homme mystérieux ». La vérité plus prosaïque était que, loin d'être un « homme mystérieux », son activité parallèle était bien connue des autorités américaines. Cependant, elles ne s'en souciaient pas trop tant qu'aucune de ses missions n'étaient pas dirigées contre les États-Unis.

Fred C. Trump, qui n'avait pas une très haute opinion de son fils, avait été agréablement surpris de voir de l'argent frais arriver, et Donald, en échange de bribes d'informations sur ses activités parallèles fournies au gouvernement, avait pu éviter que le fisc de l'Oncle Sam ne leur tombe dessus ; tout le monde était donc content.

Stroganoff ouvrit et referma six dossiers posés à ses côtés sur la banquette, ne se souvenant plus lequel était le bon. Puis, apparemment indigné par cette nouvelle manifestation de la loi de vexation universelle, il décida d'oublier les documents qu'il cherchait et commença sur un ton plus conciliant :

— Sans rancune, Donald, hein ? dit-il.

— Tout est pardonné. Je suis grand et généreux. Tu veux du feu ? répondit Trump en tirant un briquet plaqué or de sa poche.

Stroganoff le regarda attentivement, cherchant un sens caché derrière cette remarque, mais conclut finalement que seule sa cigarette éteinte avait incité Trump à lui proposer du feu.

— Non, merci, grommela-t-il en palpant ses poches, sans réussir à trouver son propre briquet.

Avec un soupir, il permit à Trump de rallumer sa cigarette et se mit à tirer dessus à fond, créant un énorme nuage de fumée, avant d'aborder enfin le sujet de leur rencontre, bien que de sa manière alambiquée habituelle :

— Il est très très rare que les gens de notre métier reçoivent des cadeaux, grogna-t-il, se calant dans son siège, les deux mains bien à plat sur la table. Mais quand cela arrive, je m'interroge toujours sur les intentions de celui qui en fait

Trump fumait lui aussi – bien qu'il ait pensé à arrêter – et alluma une *Gitane*, tirée d'un étui d'argent qu'il conservait dans la poche gauche de sa veste.

— Quelqu'un t'a envoyé une boîte de chocolats ? demanda-t-il sarcastiquement, tout en avalant un *blini*.

— Tu n'as pas tout à fait tort, répondit le Russe, dans la mesure où tout ça pèse autant sur mon estomac. Devine qui est l'expéditeur ?

— Lady Godiva ?

— Non. Le consulat de France à Los Angeles.

Trump haussa le sourcil.

— Les Français ? Non, vraiment ? demanda-t-il.

— Oui, les Français. Ils ont fait remettre un petit paquet à notre propre consulat, avec une note d'accompagnement qui disait : '*Nous pensons que ceci vous appartient. Salutations.*' Le paquet contenait un petit transistor radio du type qu'on peut acheter dans n'importe quelle boutique d'électronique. Il ne présentait qu'une seule particularité, celle de ne pas fonctionner.

Un nuage de fumée s'échappa des lèvres de Trump, ses traits reflétant désormais sa concentration.

— Les diplomates ont parfois des réflexes intelligents, même les nôtres, poursuivit Stroganoff avec un brin de sarcasme, aussi c'est pourquoi le consulat de Los Angeles nous a fait suivre ce transistor, ne serait-ce que pour éviter les reproches plus tard au cas où cela s'avèrerait être quelque chose d'important. Tu sais que nous avons un labo assez sophistiqué pas très loin d'ici ?

— C'est de notoriété publique, dit Trump. Même le FBI est au courant. (Il était bien placé pour le savoir, car c'était lui qui avait vendu la mèche.) Et qu'avez-vous découvert à l'intérieur de ce transistor ?

— Quelque chose qui n'aurait pas dû s'y trouver, répondit le Russe d'un ton sinistre, pendant que Trump continuait à engloutir la nourriture. Attends, je vais te montrer...

Stroganoff se replongea dans la pile de dossiers sur la banquette jusqu'à ce qu'il trouve le bon. Il en sortit un rapport et quelques photographies montrant un minuscule objet ovale, d'environ cinq millimètres sur huit, ayant l'apparence d'une minuscule tour collée à un carré, avec trois fils aussi fins que des cheveux en ressortant.

— C'est quoi, ça ? demanda Trump, après avoir regardé les photos.

— Nos savants appellent ça un rhodion ; c'est une espèce de nouveau transistor dont les performances sont très supérieures à tous ceux qui utilisent des cristaux de germanium, surtout dans les hautes fréquences – du moins, c'est ce qu'on m'a raconté. C'est une nouvelle invention russe...

— Un secret militaire ?

— Non, justement... On est en train de délivrer des licences pour diverses applications industrielles, y compris un nouveau type de radar.

— Alors, où est le problème ? dit Trump.

— C'est précisément la question que je me pose, répondit Stroganoff. Les Français sont réputés pour leur esprit machiavélique. Quel est leur but en nous renvoyant ce machin ?

— Peut-être qu'ils cherchent à s'amuser un peu à vos dépens ? offrit Trump. C'est leur manière de dire, '*On a trouvé ça qui est à vous, on l'a cassé, on est désolé, on vous le rend*' ?

Stroganoff réfuta cette affirmation.

— Non, ce serait contraire à toutes les règles de notre profession. On n’informe pas à son adversaire d’une opération réussie, même si, comme ce serait le cas ici, ladite opération aurait été une perte de temps. Je suis plus enclin à penser qu’il s’agit d’une espèce d’avertissement, du genre : ‘*Attention, il y a quelqu’un chez vous qui chaparde votre technologie, mais on veut que vous sachiez que nous n’y sommes pour rien.*’ Cela me semble plus cohérent avec leur volonté actuelle de détente.

Trump réfléchit pendant une bonne minute, avala une nouvelle bouchée de *blinchi* au bœuf, puis rétorqua :

— À moins que ce soit nous, les Américains, qui soient visés ? Si les Français soupçonnent que c’est nous qui avons volé ce truc, en nous le restituant, ils espèrent déclencher une enquête qui aboutirait à créer une querelle entre les États-Unis et la Russie. Après tout, ce ne serait pas la première fois que le FBI ou la CIA foutent la merde quelque part.

Stroganoff n’exclut pas immédiatement cette possibilité.

— Ce serait diabolique, admit-il, mais pas impossible. Tu comprends maintenant pourquoi j’aimerais connaître la vérité. Puisque les Français nous ont passé ce ballon, nous devons courir avec, même au risque de brouiller les cartes qu’ils nous ont données, conclut-il en mélangeant ses métaphores.

Trump tira une dernière bouffée de sa Gitane avant de l’écraser dans le cendrier. Il savait maintenant pourquoi Stroganoff l’avait convoqué.

— Tu veux que j’essaie d’obtenir des renseignements auprès du consulat de France à Los Angeles ?

— Oui. Tu connais bien les Français et leur psychologie. De plus, ta famille a de gros investissements en Californie. Dis-leur que nous sommes touchés par leur geste, que nous apprécions leur coopération à sa juste valeur, bla, bla, bla, mais demande-leur aussi comment ils sont entrés en possession de ce rhodion, et qui nous l’a volé en premier lieu.

— Ça marche, répondit Trump. Mais je reste sceptique. À mon avis, si les Français ne cherchaient pas à ce que nous démêlions tout ça nous-mêmes, ils auraient inclus plus d’informations avec leur petit paquet.

Le maître-espion russe afficha un sourire malicieux.

— Pas forcément, parce que s’ils avaient fait comme tu le suggères, ils n’auraient jamais appris si nous avons ou non mordu à l’hameçon. Comme ils ont sûrement un objectif en tête, ils doivent attendre notre réaction. Et la meilleure façon pour eux de nous faire réagir est de nous donner trop peu d’informations.

— Si tu as raison, ils vont me recevoir à bras ouverts, déclara Trump en se levant. As-tu le nom du responsable que je dois voir ?

Stroganoff sortit un autre dossier et regarda à l’intérieur

— Oui. Demande à parler à l’attaché militaire... Un certain colonel Roquefort... Voici une lettre d’introduction qui t’identifie comme consultant auprès de la délégation commerciale russo-américaine. Il ne sera pas dupe, bien sûr, mais il fait préserver les apparences.

Trump prit le papier, le plia en quatre et le mit dans sa poche.

— Quand dois-je partir ?

— Le plus tôt sera le mieux.

— Comment je dois la jouer ?

Stroganoff repoussa ses lunettes sur son nez.

— Réservé, mais insiste assez pour leur faire comprendre qu’on se préoccupe de la chose. Entre nous, je m’en balance... Tous les détails du rhodion ont été publiés dans des revues scientifiques, avec même des photos. Néanmoins, cette histoire ne doit pas être considérée comme une invitation à laisser tout un chacun le copier. Ce petit gadget est trop riche en possibilités commerciales pour qu’on le laisse être dupliqué gratis avant que nous ayons nous-mêmes entamé sa production en masse.

Tout en mettant son pardessus, Trump ajouta :

— Si je comprends bien, le voleur, qui qu’il soit, a volé quelque chose qui sera bientôt en vente sur le marché ?

— Oui, c'est exact. Et cela peut être interprété de deux façons : soit il a mal compris sa valeur intrinsèque... Ici, Stroganoff s'interrompt pour mieux articuler ses pensées. ...Soit il est désireux de l'utiliser pour une nouvelle application qu'il tient à être le premier à développer.

— Quelque chose à laquelle vos savants n'auraient pas pensé ?

— Peut-être. Une chose est certaine, cependant. Cette affaire concerne à la fois les Américains et les Mexicains, qui peuvent ou non être un bouc émissaire commode pour les Français. Nous ne le savons pas encore. Mais le fait que, pour franchir la frontière sans être détecté, le passeur ait jugé utile de dissimuler le rhodium à l'intérieur d'un transistor détraqué en dit long sur la complexité de la chose.

Trump pinça les lèvres :

— Ça pue le réseau privé, tu ne crois pas ?

— Tu as peut-être raison. La CIA, si elle était impliquée, aurait microfilmé les plans, et non volé un prototype pour le rétro-fabriquer ensuite. Néanmoins, je veux savoir qui a fait quoi dans cette histoire – et pourquoi.

Trump partit sans payer. Il ne payait jamais l'addition. C'était l'une des choses qu'il aimait le plus en tant qu'agent russe.